1

Comme chaque soir, Margarita Von Straten fut la dernière à rejoindre le dortoir. Elle avançait tel un spectre dans l'allée, perdue dans sa longue chemise de nuit blanche et brodée. À la tombée de la nuit, son corps n'existait plus. Le jour, elle aurait voulu qu'on ne le devine jamais. D'ailleurs, comme nous portions toutes de grandes jupes plissées et que Margarita était assez petite et menue, nous n'avions jamais aperçu ses jambes, ni même ses chevilles, tant elle nageait dans ses vêtements. Elle avait coiffé puis tressé ses cheveux blond vénitien, brossé ses dents, rangé sa trousse, plié ses habits. Elle avait pris son temps pour être la dernière dans la salle d'eau, là où s'alignaient des dizaines de cuvettes émaillées, ébréchées et des miroirs piqués, là où nous grelottions toutes chaque hiver.

Comme chaque soir, elle flotta jusqu'à son lit. Elle nous sourit et lança quelques « bonne nuit » à droite, à gauche. Certaines filles lui répondirent, les autres

l'ignoraient, se hâtant de ranger leurs petites affaires avant l'arrivée de sœur Ethelred.

La nonne apparut dans sa robe grise. Jamais elle n'ôtait son voile austère. Nous supposions qu'elle dormait avec son uniforme. Mais il s'agissait juste d'une supposition puisque sa chambre, je devrais dire sa cellule, située à l'entrée du dortoir était toujours fermée à clef quand elle l'occupait. À vingt heures, lorsqu'elle pointait son grand nez dans le dortoir, nous devions nous agenouiller au bout de notre lit. Alors elle répétait toujours la même phrase avant d'éteindre les lumières :

– Remerciez Jésus pour cette bonne journée et n'oubliez pas Lady Bartropp, qui finance cet orphelinat et soutient généreusement notre abbaye. Sans elle, nous ne serions rien.

Généralement, d'une seule voix trop aiguë, nous ânonnions : « Merci Jésus ! Merci Lady Bartropp ! Amen ! » Mais ce soir Prudence, ma voisine, se mit debout avant que nous ayons pu répondre et demanda :

– Est-ce possible de n'être rien, sœur Ethelred ?

– Priez, Prudence ! Dieu apportera la réponse à toutes vos questions.

La sœur soupira bruyamment. Elle avait l'air de réfléchir à ce qu'elle venait de dire. Elle se ressaisit finalement, claqua dans ses mains et reprit :

– Allez, allez ! Remerciez toutes Jésus et n'oubliez pas qui vous savez.

– Merci Jésus ! Merci Lady Bartropp ! Amen ! brailla le chœur des orphelines.

– Bonne nuit mes filles ! Que Dieu vous bénisse ! conclut la sœur sèchement.

Elle abaissa le disjoncteur général situé sur une colonne porteuse de la voûte du dortoir. Je détestais le bruit sec que produisait la manette. Le bruit qui annonçait le noir trop noir et la nuit forcée que seule la lune, si elle brillait ce soir, pourrait peut-être égayer.

Sœur Ethelred ralluma brusquement. Je sursautai, mon cœur s'emballa. Mes réactions étaient ainsi toujours trop excessives. Un rien m'effrayait et me procurait alors une sorte de décharge électrique douloureuse sur le dos des mains.

– J'ai oublié de vous dire que vous vous lèverez une heure plus tôt demain matin. Vous passerez la visite médicale !

Margarita Von Straten poussa un petit cri effrayé. Dès que les lumières furent de nouveau éteintes, je l'entendis pleurer.

– Ça ne va pas, Margarita ? demandai-je tout bas.

– Je déteste les visites médicales, murmura-t-elle. Je n'irai pas.

– Comment veux-tu ne pas y aller ? Où que tu te caches, les sœurs te trouveront.

– Je m'échapperai, sanglota-t-elle.

Une vague de murmures s'abattit sur le dortoir. Toutes les filles réagissaient à cette déclaration plutôt inquiétante.

– Mais où veux-tu t'en aller ? m'inquiétai-je. Margarita, tu n'es pas sérieuse ? Nous n'avons aucune famille à l'extérieur.

– À l'intérieur non plus ! répondit-elle.

– Oui, mais ici nous avons de quoi manger et dormir et puis nous recevons une éducation, remarqua Line. Ce serait idiot d'abandonner tout ça juste pour éviter une visite médicale.

– Je déteste les visites médicales… je déteste… je ne veux pas… sanglota Margarita.

Il s'agissait en fait d'un autre problème. Nous étions toutes au courant. Margarita ne supportait pas l'idée que l'on voie son corps. Et, malheureusement, le médecin demandait chaque année aux pensionnaires de se mettre en petite tenue pour être auscultées et pesées.

L'an dernier, Margarita était encore plate mais, depuis l'été, son corps changeait si vite que cela l'effrayait. Elle m'avait déjà fait part de son inquiétude. Elle craignait que ses seins et ses poils ne s'arrêtent jamais

de pousser. J'avais eu tort de rire parce qu'elle avait alors pleuré. Margarita était la plus âgée de nous toutes. Elle avait treize ans. La plus jeune n'avait que quelques mois mais elle dormait à la pouponnière avec quatre autres filles de moins de sept ans, l'âge de raison, prétendait-on, l'âge auquel nous changions brusquement de professeurs, de dortoir et d'habitudes.

Finalement, June, notre grande amie à toutes, s'assit à côté de Margarita pour la consoler. Elle lui parla si bas que nous ne pouvions rien comprendre. Les sanglots s'interrompirent et June retourna se coucher sur la pointe des pieds en tâtonnant le bout de chaque lit pour être sûre de retrouver le sien. Elle en profita pour nous chatouiller les pieds et je dus étouffer un petit cri de surprise.

Le lendemain, le bruit du disjoncteur me réveilla brutalement. Sœur Ethelred était déjà habillée (mais c'était sans doute normal si elle ne se déshabillait pas) et, à mon grand désespoir, elle débordait d'énergie. Elle nous ordonna de nous préparer rapidement et de rejoindre le réfectoire pour un petit déjeuner avant l'heure habituelle. Margarita ne bougeait pas. Je crus qu'elle avait entamé une sorte de grève de la visite médicale mais, lorsque je m'approchai de son lit situé en face du mien, de l'autre côté de l'allée,